

Et que ça saute

par Françoise GIROUD



L'honneur des écrivains se place parfois dans leurs pieds.

Non pas parce qu'il leur arrive d'écrire avec, mais parce qu'une fois par an ils se disputent à la course

les lauriers « d'écrivain sportif ».

Il s'agit en somme de prouver que les intellectuels n'ont pas forcément poitrine creuse et jambes molles, que les sportifs n'ont pas forcément cervelle creuse et plume molle.

Cette démonstration s'effectuait cette année sous le patronage de « Carrefour » et sur les pelouses du Stade Français.

Le charme de cette compétition tient à la conviction avec laquelle on s'y affronte. Tous arrivent nonchalants, hésitants, tenant un short d'une main et un enfant de l'autre, qui vient voir comment papa se débrouille à l'heure de la récréation, tous craignant le ridicule, maugréant d'avoir quitté la rassurante table de travail.

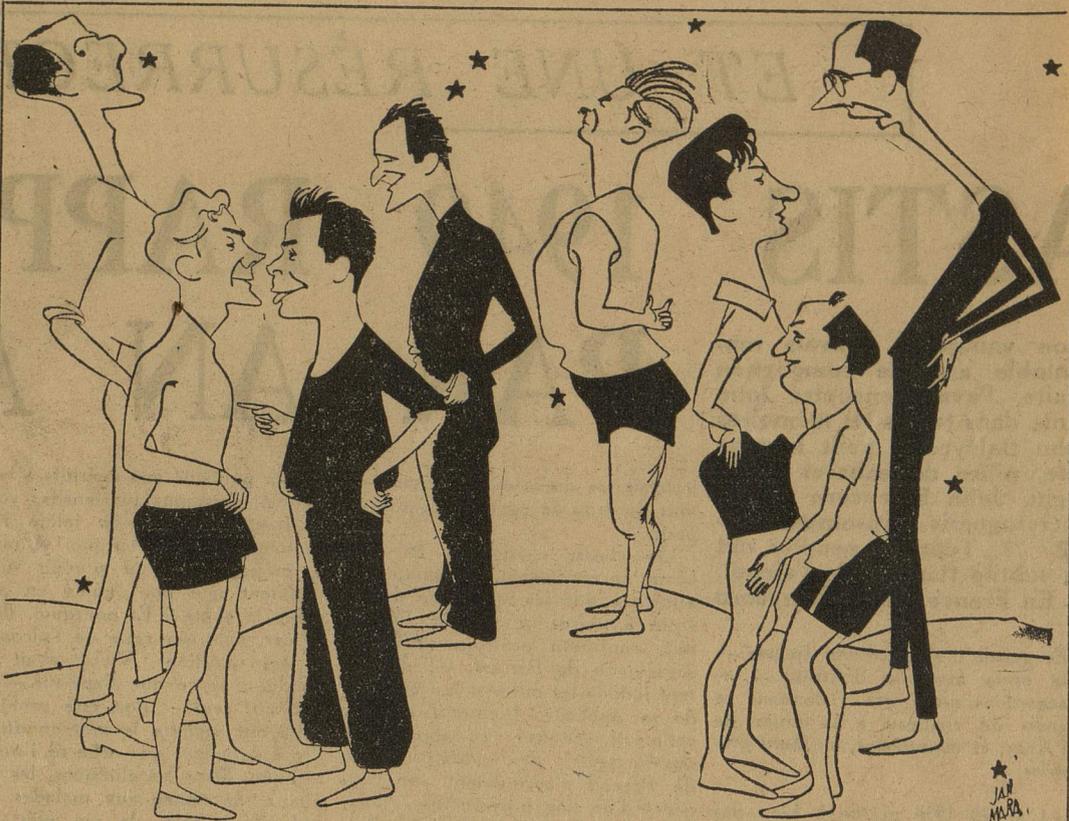
Et puis, soudain, un grand souffle de jeunesse passe sur ces crânes tourmentés et souvent désertés par ces habituels ornements des crânes que l'on nomme cheveux. Thierry Maulnier ne songe plus à l'exégèse de « Phèdre », mais à battre Serge Groussard à la course, et

(Suite page 8.)

16 juin 49



MARCEL BERGER



De gauche à droite : Moisan, Gilbert Prouteau, Christian Mégret, Henry Muller, André Devaux, J.F. Brisson, Serge Groussard, Thierry Maulnier.

Et que ça saute !

(Suite de la première page.)

la consommation du liniment remplace pour quelques heures celle du whisky.

Or, on croit, n'est-ce pas ? qu'on connaît un monsieur pour l'avoir rencontré dans un salon en complet bleu marine. Erreur ! Le jour où on le retrouve nu jusqu'à la ceinture, et en caleçon au delà, sautant d'une jambe sur l'autre, il devient extrêmement difficile de le reconnaître, et tout à fait impossible de le prendre au sérieux.

C'est ainsi que les dictateurs devraient être obligés de faire leurs apparitions. Pour peu qu'ils n'aient pas le ventre absolument plat et les jambes rigoureusement droites, ils y perdraient beaucoup de leur influence, sur l'élément féminin en particulier.

On se fait tellement d'idées fausses ! Comment imaginez-vous, par exemple, un poète épiphane ? Eh bien ! ils ne sont pas du tout comme ça. Ils courent comme des gazelles, ils lancent le poids comme Micheline Ostermeyer — ou presque — et ils sautent 1 m. 60 en hauteur avec l'aisance d'un lecteur qui saute un paragraphe ennuyeux.

C'est, du moins, sous cet aspect impressionnant que l'on vit samedi Jean l'Anelme, battant le record littéraire de 1 m. 55 détenu par Jean Fayard.

Ce poète est un sauteur.

Les journalistes étaient non moins brillamment représentés par Jean-François Brisson, fils de Pierre, sportif authentique, qui lança le poids à 9 m. 94, tandis que Gilbert Prouteau battait le record littéraire de saut en longueur détenu depuis 1873 par J.-H. Rosny aîné.

Encore un que je n'aurais jamais imaginé sautant ailleurs qu'à la gorge d'un critique, Rosny. Surtout l'aîné !

Gilbert Prouteau est un passionné. Il a déclaré avec force : — Christian Mégret court comme un facteur...

Mégret, pin-up boy de « Carrefour », faillit répondre qu'il n'avait plus vingt ans, ni même trente. Mais il se ravisa, et préféra avouer sa défaite au 250 mètres plutôt que son âge.

Le Magot Solitaire court le relais mixte avec sa femme. C'était, en somme, les Deux-Magots. Ils arrivèrent seconds, après Brisson, imbattable.

Ce jeune homme est un coureur.

Marcel Achard, courageux mais pas téméraire, a couru simplement chez un marchand de jouets pour acheter les prix décernés aux gagnants de la « Course des espoirs ». Les espoirs, ce sont les enfants des écrivains sportifs.

Véronique Vialar, cinq ans, fille de Paul, remplaçait cette année son père comme portedrapeau de la famille.

— Défaitiste, Paul Vialar ?

— Non, délaît, répondait-il en

montrant une jambe au muscle foulé.

Bref, les écrivains sportifs passèrent samedi une bonne après-midi au grand air, et dimanche une mauvaise journée à soigner leurs courbatures toutes fraîches.

Sur cette paisible réunion flottait une grande ombre : celle de Jean Prévost, homme complet qui sut allier avec maîtrise l'art de l'écrivain à celui du sportif avant de mourir, simplement, comme il vécut, sous les balles allemandes.

F. G.

DROLES DE GENS !

M. GEORGES MIKES qui, si j'ai bien deviné, est Hongrois, a vécu en Angleterre. Il a essayé de devenir Anglais par les habitudes d'existence. André Maurois, jadis, dans « Les silences du Colonel Bramble » et « Les discours du docteur O'Grady », nous avait déjà fait pressentir cette vérité qu'énonce M. Mikes : « On peut devenir sujet britannique, on ne peut pas devenir Anglais ». M. Mikes s'est cassé les reins ; il avait cependant bien observé les rites de la vie anglaise ; il finit par avouer : « Si vous ne réussissez pas parfaitement à les imiter, vous serez ridicule ; si vous y parvenez, vous serez peut-être encore plus ridicule ».

Dans son petit livre « Drôles de gens » (1), M. Mikes a une subtile vengeance d'amoureux déçu : les Anglais sont tesques et merveilleux, inimitables et désuets. Et surtout ils ont cette vérité qui a traversé les siècles : il y a d'abord, les étrangers ensuite, et, très loin derrière. Aussi pu

vous-nous tout faire et laisser dire.

Ainsi deux personnes, en s'abordant, se disent : « Comment allez-vous ? » Simultanément, et évidemment sans résultat. Expliquer comment l'on va est réservé aux indigènes. Ainsi le thé, agréable boisson, est chez eux bête prise à toute heure du jour, et exprès mauvaise rendue ainsi. Être insolent, en Angleterre, consiste à dire : « Sorry » ou « I fear that... ». C'est d'un affreux juron et d'un coup de pied quelque peu. Parler très peu, chanter lorsqu'on est seul, ou avec des copains, mal s'habiller, mais à l'anglaise, c'est-à-dire bien chez les intellectuels la louange d'un poète qui n'a jamais publié, écrire au Times, ne pas être brillant (si on accole ce à votre nom, vous êtes perdu), juger longuement du temps qui fait et fera, aimer prendre la queue devant un arrêt d'autobus, tels sont les baba de la vie anglaise.

Ajoutons : s'intéresser avant tout au cricket et, bien entendu, dissimuler jusqu'à l'hypocrisie ses sentiments. Une bombe conte M. Mikes, tombe près d'un bar ; l'Anglais avec sa bête jette à terre, je ne bronche pas ; il se relève et me dit : « En somme, vous avez eu tellement peur que vous n'avez pas pu bouger. » Admirable pays, où vous aurez toujours tort.

Car on n'arrivera jamais à s'ennuyer autant que les Anglais, le dimanche, depuis des siècles, et à penser que le dimanche ou l'on s'ennuie constitue une des suprématies de la petite île sur ces « étrangers du continent » qui croient qu'ils s'amuse

parce qu'ils rient, parlent fort, et boivent autre chose que du thé tiède et fade.

LE MAGOT SOLITAIRE.

(1) Hachette.